

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 49, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Impreso en los Talleres de El Estado

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campaña
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Nombre du jour . . . \$ 0 01

ancien . . . \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

La Chambre de Commerce Française

Messieurs les adhérents de la Chambre de Commerce Française, et les commerçants français de Montevideo et de la République Orientale de l'Uruguay, sont priés de vouloir bien communiquer à la Chambre, par écrit, toutes les observations, indications et réclamations, sous les yeux de la pratique et l'expérience peuvent leur avoir suggérées relativement à la législation et réglementations ainsi qu'un tarif des Douanes de la République.

Les communications seront reçues attentivement jusqu'au 25 juillet prochain.

Le Président.

N. B.—Les communications peuvent être faites en français ou en espagnol.

Le traité Franco-Orientale.

Le P. E. a donné avant-hier soir à la publicité le décret suivant:

Ministère des Affaires Étrangères.—Montevideo, le 28 juin 1898.—Le Président Provisionnel, en exercice du Pouvoir Exécutif de la République, en conseil de ministres, décide:

Art. 1er. Est approuvé le protocole négocié et signé par les plénipotentiaires respectifs, à la date du 31 juin courant, remettant en vigueur la Convention de Commerce et Navigation conclue entre la République Orientale et la République Française le 1 juillet 1892. La présente résolution sera soumise par message à la considération de l'Honorable Conseil d'Etat.

Art. 2. Le présent décret sera communiqué, publié et donné au bulletin des lois.—CUES-TAS.—JOAQUIN DE SALTERAIN.—EDUARDO MAC-EACHEN.—JACOB A. VARELA.—JOSÉ R. MENDOZA.—GREGORIO CASTRO.

Chronique

Paris 27 mai 1898.

Déception pour tout et pour tous! Les escadrons d'Espagne et des États-Unis ne sont pas encore défilés, réduits en miettes; M. Zola a décliné l'invitation du président Méliès qui le conviait à se faire juger et condamner par les moyens les plus rapides; comme le fièvre, il a préféré attendre, et enfin le fougueux Estelhyz continue à chercher le brave colonel Picquart, que tout le monde rencontre et qu'il est le seul à ne trouver jamais. On le voit par ce résumé succinct, la semaine a été migrée d'événements sensationnels et comme il ne m'appartient pas d'épiloguer sur ce que sera ou ne sera pas la nouvelle Chambre des députés, si elle penchera à droite ou bien à gauche, etc. etc., je me vois obligé de chercher autre chose. Les bâtiments de l'Exposition de 1900 sont à peine ébauchés et déjà sous le marteau des charpentiers les rivalités s'agitent. Ce sont les photographes qui ont ouvert le feu. La direction générale ayant l'intention de cétroyer, à l'exclusion de tous autres, le droit de reproduction des objets exposés à quelques photographes favoris par le sort, une formidable protestation est partie des six mille chambres noires qui épouvantent Paris depuis tant d'années.

Cette tempête dans un objectif n'est pas précisément de mon ressort. Il me sera cependant permis de m'étonner qu'au moment où l'on veut abolir le monopole des omnibus, on établisse celui des photographes. Ceux à qui j'ai fait part de cette réflexion à laquelle dans ma foi, j'accorde quelque valeur, m'ont répondu que les photographes sont mal venus à se plaindre, attendu que cette autorisation spéciale leur était accordée par privilège, c'est-à-dire que les redevances qu'ils se sont engagés à verser dans les tourniquets de l'Exposition étaient plus fortes que celles des autres.

Cette objection prouverait tout au plus que la commission est toujours une mauvaise chose, surtout quand elle est cachetée.

Mais, outre les photographes qui réclament déjà, ceux qui, à mon avis, sont les plus directement atteints par cette mesure, ce sont les exposants qui ne réclament pas encore. Je suppose que la fantasia prenne à l'un de nous d'exposer un lot de jolies femmes avec toutes les coiffures qu'on a portées depuis deux ans. Pour quoi n'exposerait-on pas des jolies femmes, on expose bien des pianos.

Si ces jolies femmes veulent envoyer leurs portraits-cartes dans les coins étrangers, elles seront donc forcées de s'adresser à des photographes concessionnaires, même si elles en préfèrent un autre? C'est là, si me semble, de la tyrannie à haute pression. Si demain je suis dans la nécessité de faire arracher mon avant-dernière molaire du côté gauche, je trouverais, fort extraordinaire qu'au moment où je vais me rendre chez Evans quel'un viant me dire:

Il est évident qu'Evans est votre homme, mais pendant toute la durée de l'Exposition, Béchamel obtient l'autorisation exclusive de pratiquer ce genre d'opérations: il est d'une inaltérable rigueur, d'une maladresse insigne, et il est probable que vous sortirez fort avarié de ses mains, mais il vient de soumissionner le monopole de l'extraction des molaires; il faut vous y résigner.

On n'a pas idée d'une convention qui ferait quel'un à se faire peindre par M. Carolus Duran, quand il a envie de se faire portraiturer par M. Bonnat.

J'avais cru que, s'il est un droit donné à l'homme par la nature, c'est celui de faire de la photographie, et j'en aurais jamais pensé que l'idée pût venir d'imposer jusqu'au soleil. Mais l'impôt est un poulx auquel il pousse tous les jours de nouveaux espoirs. Les journaux ont mentionné dernièrement l'admirable discussion qui a lieu entre la douane suisse et un colporteur de sacons remplis d'eau de Lourdes. On sait que les eaux minérales sont soumises en Suisse comme en France à un droit d'entrée.

Vous n'avez rien à déclarer? a demandé le douanier au colporteur qui passait tranquillement, chargé de ses dames-jeannes,

—Non, monsieur, je n'ai dans ma voiture que des bouteilles d'eau claire.

—Pardieu, a fait le douanier, à quoi sert-elle cette eau claire?

—Elle sert à guérir toutes les maladies du corps et aussi celles de l'âme. On l'emploie avec succès contre la goutte et les pichés vénéreux. Elle est souveraine pour chasser le démon et arrêter les maux de tête.

—Alors, ce n'est pas de l'eau claire, c'est de l'eau minérale.

—Du tout, si c'était de l'eau minérale, elle contiendrait du minerai. Or, faites-la analyser par le premier chimiste venu, vous verrez qu'elle n'en contient pas.

—Alors, si c'est de l'eau claire pourquoi la vendez-vous au prix de l'eau de Vichy?

—On la vend à ce prix parce qu'elle contient des vertus particulières mais toutes spirituelles.

—Puisqu'elle contient des vertus spirituelles, elle est spirituellement minérale mais elle l'est, il faut payer.

Le colporteur a luté avec l'énergie que donne la foi, mais la douane l'a emporté d'une longueur de goulot, et il a été décidé en principe que les droits seraient perçus.

Nous voilà, il me semble, assez loin des photographes. Une somnambule consultée m'a prédit que je jérerais par la digression et dira que j'avais commencé cet article avec l'intention formelle de parler des *«Cicétiens académiques»* j'ai toujours pleuré ceux qui ont de l'ordre d'abord, parce qu'ils peuvent régner à Varsovie.

G. G.

Propos de tous les calibres

Bêtes et gens.—Ce n'est plus douteux, nous écrit un ami d'ici trois ans, le délai qu'on nous a donné de l'Exposition Universelle, la fièvre—j'entends le séculaire carrosse économique à un ou deux chevaux—aura disparu à Paris et la machine y aura remplacé la force vivante qui servait à la circulation. Paris offrira, à ses visiteurs étrangers, le spectacle d'une cité immense où l'électricité, la vapeur et le gaz condensés transporteront, seuls, les voyageurs.

Ce ne sera pas seulement une révolution dans l'aspect général de l'antique Lutèce métamorphosée par les siècles, mais aussi dans les usages familiers des citoyens et des passagers. Il paraît que ceux-ci parleront beaucoup moins cher pour aller d'un point à un autre. Je m'en rapporte à la tyrannie des monopoles pour que ce beau et démocratique rêve ne soit réduit qu'à demi.

Mais peut-être aurons-nous compris alors les réels bienfaits de la liberté, laquelle n'est pas, comme beaucoup se le représentent une force, mais simplement, comme l'air, un million ou nous pouvons évoluer dans le complet développement de nos facultés.

Des événements, des transformations pareilles ne sont pas sans avoir, pour le penseur, une importance morale, une portée intellectuelle, un résultat social.

Une question toute naturelle se pose d'abord. Que deviendra, dans tout cela, le compagnon d'antan de l'homme, celui que Buffon appelait: *«Sua nobilis conquête»*? Que deviendra aussi l'homme qui gagnait son pain à conduire le cheval? Le premier ne saurait que gagner à la suppression d'un instrument de martyre dont on abusait singulièrement à son endroit. Car ce n'est pas sans raison que Paris, paradis des femmes, était appelé l'enfer des chevaux. Pour quelques cochers humains, combien multitaient outrageusement leurs bêtes! Il ne demeurera plus, vraisemblablement, pour la circulation à Paris, que des chevaux de luxe.

Car j'imagine que les gens élégants et fistueux ne renonceraient pas à la belle allure décorative des voitures bien attelées. La bicyclette n'a pas supprimé, au bois, les cavaliers. Il est certain, en effet, que ceux-ci ont une autre tournure que les amateurs de bécanes penchés sur leur guidon. C'est le cheval de valeur et de beauté moyennée, le cheval pratique, pour ainsi parler, qui se trouvera sans emploi. Devendra-t-il uniquement comestible, comme le chien qui l'est en Chine? Sa vie dans les pâturages sera moins longue, mais moins tourmentée; aussi, et sa fin ne donnera plus la cruelle mesure de l'ingratitude humaine. Tant mieux!

Et le cocher? Une question pareille se pose toutes les fois qu'une machine nouvelle rend inutile une profession ouvrier. Ici le cas se présente sous un aspect moins pénible qu'à l'ordinaire. En effet, le plus souvent les belles découvertes mécaniques permettant à un seul travailleur de faire l'ouvrage de vingt, en mettent dix-neuf, ou plus, sur le pavé. Ce ne sera pas le cas.

Chaque voiture conservera son gallo unique. Il y aura donc autant de mécaniciens qu'il y avait de cochers, et il paraît de plus, que la conduite de ces automobiles populaires pouvant s'apprendre en infiniment moins de temps que la manière de bien diriger un cheval, un apprentissage de quelques jours opérera la transformation sans retirer le pain quotidien des maies de personne.

Mais ce n'est pas le cheval seulement qui est menacé de disparaître. Les progrès de la mécanique tendent à proscrire aussi du travail le bœuf, le bœuf chanté depuis Virgile par tous les poètes.

Que deviendra, pour l'artiste, la belle vision des champs, où les grands bœufs menaient le labour, tandis que l'homme, penché sur la charrue, chantait au soleil couchant? Dans cette vie commune de l'homme et de ses serviteurs naturels dans la campagne, s'entretenaient des traditions familières qui avaient leur grandeur, consacrant la légendaire autorité de l'homme, autorité lentement comprise sur tout ce qui l'entoure. Le laboureur était fier de ses beaux animaux et de

ses praires. Un peu de fraternité, dans le travail, demeurait entre les bêtes et les gens, une dernière vision de ces temps paradisiaques où l'âme universelle ne mettait entre les espèces et les races qu'un élément de douceur. Uniquement servi par des forces insensibles, secondé par des moteurs sans âme, n'étant plus que le destructeur vorace des animaux destinés innocemment à son appétit, ne vous semble-t-il pas que l'homme aura perdu ainsi un peu de son prestige familial, de sa patrilinéarité?

O Cid!

Que les parents me pardonnent, —je lui trouve malgré tout un air charmant, à cette escadade de deux petits parisiens qu'on vient d'arrêter à Bordeaux, comme ils flânaient sur l'Esplanade. Tons deux «d'excellente famille», l'un seize ans, l'autre dix-sept, ils ont en le tout de prendre la forte somme au trésor paternel, mais c'était pour acheter des fusils, des revolvers, des cartouches, et quand on a ouvert leurs grosses malles neuves on y a trouvé des appareils de sauvetage, des médicaments, de la charpie. Et tout cela pour rendre visite au Cid, et combattre avec lui.

Ce n'est pas l'influence cette fois de Robinson Crusé sur une imagination vivace, c'est celle du grand Corneille, et en vérité est-il déplorable de constater qu'il y a place encore dans les jeunes cœurs pour l'amour des combats, pour la valeur qu'on attend pas le nombre des années, pour l'ambition du sublime? Trop souvent ce n'est pas à des loies de ce genre qui invitent les approches du baccalauréat, et si les chefs d'œuvre ont quelque action sur les cervelles qu'on gère, c'est plutôt vers les Chimères de bon-bon qu'ils tournent le dos.

Quand se dessine cette *«crise virile»* que M. Albert Jullien observe dans un livre plein de relief, l'idée qui agit sur les jeunes hommes d'aujourd'hui n'est plus volontiers d'eux des impatiences de brasser et de l'ipin, des collectionneurs de gravures, des raisonneurs, et il ne semble pas présomptueux de se sentir mécontents en honneur, dans les rêves de *«Bibi»* et dans ces phrases que dit la spirituelle comédie, les beautés de la charnière.

Si on s'en tient à cette imprévue manifestation, à ce retour sur vaillances instinctives à cette promesse de tempérament et d'énergie voilà qui n'est pas très parisien, mais bien français, et sans doute les parents ont ouvert déjà leurs bras aux deux petits guerriers, les les autres moins réformés sur eux, en songeant: *«Tyrannie peut-être que c'est ainsi qu'on devient Bayard ou Duguesclin»*.

Serait-il vrai?... La reconnaissance, en ce cas, ne serait plus un vain mot, une mentesance, un dévantage chimérique.

Voici, en effet, ce qu'on nous raconte. Une très grande dame, sauvée des flammes de la ruine, dans l'incendie horrible dont le souvenir donne encore le frisson aux plus intrépides, et sauvée grâce au courage et à la présence d'esprit de son domestique, ne se contente pas de lui avoir fait un don de cinquante et d'avoir assés sa vie heureuse et tranquille, mais s'est prise pour cet homme d'une si vraie et si sincère amitié qu'elle le force à se tenir dans son salon, dernière son fauteuil, le jour où elle reçoit. Elle tient à ce que tous ses amis et amies connaissent le dévoué sauveur, et elle désire que tous lui servent la main.

Ce fait qui, au premier abord, peut paraître étrange, n'a-t-il pas en soi quelque élégance, et j'ai suis persuadé que le pauvre domestique, qui ne s'est jamais vu à pareille fête, est peut-être plus heureux de toutes ces amies qui se tendent vers lui de tout l'or qu'il a reçu pour payer son dévouement.

Pour l'histoire du tu et du toi.

Sur les murs de Paris, parmi les affiches électorales, on a vu un papier où le candidat tutoyait son adversaire qui, furieux de cette notation, a répondu, verbalement.

Celui-ci ignore sans doute que le tutoiement est une conquête de la Révolution. Ce latinisme fut inauguré en 1792 par une dame Robert, femme d'un avocat ligérois, naturalisé français. Le tu fut bientôt un signe de ralliement entre les démocrates. Il fut emprunté au latin et au flamant comme les modes et les préjugés et les *«Scélérats révolutionnaires»* envoyèrent à la Convention une requête qui débutait ainsi:

Je demande, au nom de tous mes commettants un décret portant que tous les républicains français seront tenus, à l'avenir, pour se conformer aux principes de leur langage en ce qui concerne la distinction du singulier au (sic) pluriel de tutoyer sans distinction ceux ou celles à qui ils parleront en seul, à peine d'être déclarés suspects comme adultérins et se verraient par ce moyen au soutien de la morgue, qui sert de prétexte à l'indolence entre nous.

La convention ne voulut pas rendre le tutoiement obligatoire, mais elle inséra avec éloges l'adresse au Bulletin.

Petite histoire inédite à déposer sur la tombe du grand homme: M. Gladstone répondait à toutes les lettres qu'il recevait, sauf aux lettres d'amour, qui lui parvenaient d'ailleurs jusqu'à l'ultime limite de sa longue vie.

Un apprenti journaliste français passant à Londres, écrivait à l'illustre homme d'Etat, pour lui demander une audience. Le bon homme termina sa lettre par ces mots: *«Je ne sollicite qu'une minute d'entretien»*.

M. Gladstone répondit par le joli billet que voici:

Monsieur, malgré la surcharge de mes occupations, je me serais efforcé de vous accueillir, si vous aviez désiré me parler. Mais votre demande indique que vous voulez simplement me voir, puisqu'une minute vous suffit. Je vous prie de vous contenter de cette photographie; elle est respectable, sans flatterie.

Le jeune journaliste n'eut pas d'audience. Mais l'autographe lui resta.

Un mot de Bob.

Bob prend une leçon de piano, et ça ne va pas tout seul. Son père intervient.

—Mais, vous ne savez pas, vous dit Bob.

—Parce qu'on ne m'a pas appris.

—Ah! vous aviez des parents intelligents, vous, papa!

Brrac.

Plus de garçons

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de la suppression du poubrière. Il y a milleux maintenant, car il ne s'agit de rien moins, s'il faut en croire *«Le Soleil»*, que de la suppression des garçons eux-mêmes. Quels rêves! Plus de serviteurs maussades ou insolents! Et au point de vue social—n'est-ce pas, M. Jaurès?—l'homme relevé, la dernière trace de l'esclavage effacée. Tous égaux et frères avec le «sans-toi, si tu veux».

Mais laissons la parole à notre confière: Le système correspond un peu à ces installations d'hôtels américains où l'on a qu'à appuyer sur un bouton pour obtenir aussitôt ce que l'on désire, du bouillon chaud ou froid, du café, du thé, des liqueurs, même des aliments solides. C'est d'abord appréciable, en ce sens que l'on n'a point, sur le dos, des serviteurs gênants, qu'on n'est plus obligé de leur donner des ordres, et que l'on ne voit point des maîtres se tendre, pour vous provoquer à gâcher la vôtre dans votre gousset.

La combinaison de Berlin est plus ingénieuse encore. C'est un buffet automatique où les prix des consommations, solides et liquides, sont marqués à chiffres connus. Vous glissez la pièce de ce que vous désirez dans une ouverture qui rappelle celle de nos distributeurs automatiques, et aussitôt la chose apparaît, et vous n'avez plus qu'à vous mettre à table. On ne dit pas si le lingage accompagne la marchandise; mais, comme dit la chanson c'ébère, on peut bien manger sans napper!

Autre inconcevable, du moins à ce qu'il me semble, c'est qu'on puisse préciser et nécessaire pour faire fonctionner le mécanisme et que, par suite, toutes les consommations doivent être identiques comme bûche et comme volume. Ici, les carreaux de leur poids se présentent exactement une pièce de dix-centimes, deux pièces sous une ténacité pas l'air, et pour une pièce de dix sous, vous ne sauriez rien du tout. Quant à la pièce de cinq francs, elle ne jette pas.

Très est à craindre et, grâce à l'ingéniosité des inventeurs, il ne faut pas désespérer de la réussite.

Un Prince assassiné par son Beau-Frère

Nous avons parlé récemment, dans nos dépêches, de l'assassinat du prince Faid pach, tué au Caire à coups de revolver par son beau-frère et cousin, le prince Ahmet Ibrahim pach. Nous recevons, sur ce tragique événement les détails suivants, que nous envoyons tout en regardant particulier:

Le Caire, 7 mai/98.

Ce soir, à 7 heures, la population du Caire apprend avec stupeur que le prince Faid pach, parent du khédive, venait de tuer son beau-frère et cousin, le prince Ahmet Ibrahim pach. Nous recevons, sur ce tragique événement les détails suivants, que nous envoyons tout en regardant particulier:

Faid pach, frère du défunt khédive Tewfik, était âgé d'environ 32 ans il fit ses études en Italie où il obtint même un grade dans l'artillerie à Turin, puis à Rome. Il fut ensuite nommé capitaine dans la même arme dans l'armée turque, et le sultan Abdul Hamid l'avait envoyé à Vienne en qualité d'attaché militaire. En dernier lieu il s'était retiré dans la vie privée, après avoir été aide de camp du khédive actuel.

Les bruits les plus contradictoires circulent au sujet des causes de cet acte. Il ne convient cependant pas d'ajouter foi aux renseignements qui sont remontés à des querelles de ménage, ou quelque dame du harem du prince Faid serait mécontente.

Le meurtrier, Ahmet Ibrahim pach, est un débauché qui, à la fois, a trois fois sa peine, tirait des coups de revolver sur ses domestiques et brutalisait son frère qui s'interposait dans cette étrange querelle.

De plus, durant tout l'hiver dernier, Faid Pach a donné l'hospitalité dans son propre palais à son beau-frère et cousin, et aucune méfiance ne s'était élevée entre eux, même au cours des opérations d'un partage de biens de famille.

Le meurtrier, aussitôt son crime commis, s'est laissé arrêter sans résistance et a été conduit aux prisons commodes d'Abdin. On assure, au dernier moment, que les Anglais interviendront près du prince cette affaire et que, seul, le khédive décidera du sort de son parent qu'on s'attend à voir exiler en Turquie.

F. D.

Conte pour de grands enfants

LA FÉE AUX SABOTS D'OR

V

En se réveillant avec l'aube, il sentit en lui comme une force contenue qui demandait à être déversée; il se mit résolument au travail avec une confiance dans l'avenir qu'il n'avait pas connue jusque là.

Pendant qu'il travaillait avec ardeur, on ne parlait dans le village que de la merveilleuse vente des sabots vendus le dimanche sur la place publique; on ne les avait pas plus tôt chaussés, que la distance et les obstacles disparaissaient sous les pieds, et que le but était rapidement atteint sans efforts et sans fatigue.

On n'entendait plus dans les hameaux ces causeries sans fin et sans intérêt; on ne voyait

plus ces démarches lentes qui semblent aller indéfiniment les routes; on ne rencontrait plus d'écoliers sur les chemins faisant l'école buissonnière. Tout le monde allait et venait avec une rapidité prodigieuse, sans s'arrêter, sans se détourner, et le temps pour le travail se trouvait ainsi doublé. Aussi il y eut bientôt dans le village davantage de fagots, de charbon, de légumes et de fruits de toutes sortes.

Cette abondance de produits excita le commerce, qui était presque éteint; le village sortit de sa torpeur, et le bien-être de chacun augmenta en proportion de l'activité surabondante que ces merveilleux sabots avaient communiqué aux habitants.

Le bruit d'un événement si extraordinaire ne tarda pas à se répandre dans les vallées, et à devenir le sujet de toutes les conversations. On parlait le soir au coin du feu du bonheur arrivé à Simon, et personne ne mettait en doute qu'il n'eût été visité par la Fée aux sabots d'or. Aussi, dans l'espoir de participer à sa bonne fortune, chacun lui faisait une commande de sabots.

Simon travaillait sans relâche, et l'argent s'accumulait dans son armoire comme dans la caisse d'un banquier. Il avait agrandi son atelier, prenant dans le village les gens de bonne volonté qui venaient l'aider dans son travail.

Une jeune fille s'était présentée le matin de bonne heure, offrant ses services sans même en discuter les conditions. Sa bonne volonté, son regard intelligent et vif, qui volait une grâce modeste, avait attiré sur elle l'attention du sabotier.

—Monsieur Simon (car le *«Père Galoché»* était devenu MONSIEUR SIMON), je mettrai de l'ordre dans votre atelier, dit la jeune fille, je soignerai les enfants et je veillerai à votre ménage. Les temps s'écoulent à tout, il n'y a qu'à bien l'employer. Vous serez content de moi.

—J'ai vu quelque part ces yeux vifs, dit Simon, et ce n'est pas la première fois que j'en tends cette voix; cependant, je ne saurais dire... —J'habite avec ma marraine une cabane isolée dans la vallée des Fanges; (1) on m'appelle JEANNE. Oh! je vous connais bien je vous ai vu souvent, avant la bonne fortune du grand Héctor, pour les villages avec votre air chargé de sabots.

—Enfin bien, Jeanne, puisque tu es si résolu, j'accepte tes services; mais tu auras, pour venir me voir, à faire un tour à l'école.

Au bout de quelques jours, Jeanne avait pris la direction de l'atelier, indiquant à chacun ce qu'il avait à faire, mettant de l'ordre à tout, et trouvant encore le temps de veiller aux soins du ménage. A l'heure dite, Simon trouvait, comme par enchantement, le repas préparé, les bougies allumées et les enfants tranquillement couchés dans leur lit. Tout cela se faisait sans bruit, comme par l'action d'une fée invisible.

Mais lorsque le travail de l'atelier avait cessé et que Simon se trouvait seul le soir dans sa demeure, il laissait errer vaguement son esprit sur les événements qui l'avaient conduit si rapidement à la fortune, tout en suivant du regard Jeanne, qui, après avoir mis la chambre en ordre, venait avec les enfants, ou les berçait sur ses genoux en fredonnant à demi-voix:

Dans la forêt dont la fauvette
An fond du nid;
Tout en rêvant sur la conchelle,
Dors, mon petit!

—Tiens, dit Simon, c'est la chanson de la vieille à la béquille! Seulement la voix est plus douce. Elle endormait ainsi les enfants, et elle répondait l'ordre et la gaieté dans la maison.

«Je me souviens de cette froide nuit de Noël où elle vint frapper à ma porte; sa présence ranima mon courage, et dans tout ce qui m'est arrivé d'heureux depuis ce moment, j'ai senti son influence bienfaisante. Bien que voilée par la modestie, je retrouve dans ses yeux, Jeanne, ce regard vif et ardent qui m'avait impressionné une première fois. La Fée aux sabots d'or, qui j'avais employée si souvent dans ma misère, n'aurait donc, entendis ma prière, et tu dois être pour quelque chose dans la mystérieuse protection dont elle m'entoure. Si tu voulais accepter ma maison... Vois, les enfants sourient. Je suis sûr que c'est la pensée de l'avoir auprès d'eux pour remplacer leur mère.

—Maitre, vous êtes riche à présent, et vous ne voulez pas prendre pour femme une fille comme moi, qui n'ai pour dot qu'un cadeste qui me vient de ma marraine.

—Tu m'apparais, Jeanne, en m'accordant la main, le plus précieux de tous les trésors! Tu m'apparais les qualités et les vertus qui contribuent à les former. Mais quel est donc ce cadeste qui te vient de ta marraine?

—Ah! maitre, puisque vous parlez ainsi, et que vous êtes si curieux, ajouta-t-elle en souriant, voici ma dot.

En disant ces mots, elle tira d'un talut et posa sur la table deux magnifiques sabots d'or.

A cette vue, Simon tomba à ses pieds et s'écria:

—Je savais bien que depuis cette nuit de Noël où j'ai invoqué la patronne de nos vallées, un génie bienfaisant veillait sur moi.

—Simon, ce génie bienfaisant, c'est le travail, l'activité ingénieuse, l'énergie et la régénération tout à la fois que donne le sentiment du devoir; c'est aussi l'ordre, l'esprit de conduite, l'amour du foyer et des joies saines et tranquilles qu'il procure.

«Ce génie te disait: courage, fais des sabots; tu ne sais pas en lui peut arriver en faisant des sabots.

«Ta loi, la petite vieille à la béquille avait raison; tu es arrivé à la fortune...

—Où, mais j'en aurais jamais espéré épouser la fille d'un fée à la fois à la fois...

—Écoute! je te fais la Fée pour te l'enfant, et pour toi je deviendrais une bonne et fidèle ménagère.

A quelques jours de là, tout le village était en

lôte. Simon, le riche sabotier, épousait une fille inconnue dans la contrée, mais qui lui apportait, disait-on, un magique trésor.

Lorsque Jeanne parut à l'église, on traversa de son voile et de ses cils balayés, chacun put remarquer la flamme intérieure de son regard et les sabots reluisant d'or qu'elle portait à ses pieds. On racontait que la riche sabotier lui avait eu présent matin de ses nocces; mais les plus avisés n'acceptèrent pas cette version, et reconnurent, dans la belle fiancée, la patronne des sabotiers de la forêt des Ardennes, la FÉE AUX SABOTS D'OR.

Quiproquo.

Le Programme d'un Chansonnier

Parmi les candidatures de réclame ou d'honneur,

